

Graver

Il y a de la ronce dans l'acte de graver, l'obstination de la ronce, l'obstination de ses racines, de ses marcottes et de ses griffes.

Quand, au printemps, la ronce a rejailli malgré le sel répandu à l'automne, il a fallu cisailler. La lame chuchotait sur les tiges que pousse la force insensée à l'œuvre dans le jardin.

Quand, à l'été, il a fallu tailler, ses griffes arrachèrent le sang et la griffure suinte encore en petites perles qui scintillent.

Quand le soir tombe en septembre, elle expire un goût de framboise et le rouge du fruit qu'on imagine colore jusqu'au vol des chauve-souris.

Il y a du combat contre la ronce quand on grave, l'obstination de Jacob jusqu'au matin quand il reconnut l'ange.

Quand on attaque le miroir du métal ou la glace sans tain du plexi.

Quand on plonge la plaque dans l'acide et qu'il susurre alors qu'il brise le vernis des apparences.

Quand, inlassable, l'image appelle l'image.

Quand on imagine l'encre enfler les sillons que l'on trace dans la chair de la plaque et le terreau de la pensée.

Quand on grave, on a la force de la ronce et la force de la cisaille. La brûlure du sel et la griffure du sens. Le goût de la framboise et les perles de sang.